

Une vie démence

UNE PRESSE DÉMENTE !!!

« Un humour plein de grâce » « Jo Deseure, quelque part entre Annie Girardot, Patti Smith et Pina Bausch, régénère tout ce qu'elle joue » **TÉLÉRAMA** 😊

« Une vie démence épate à chaque plan »
LE PARISIEN – LA NOTE DE LA RÉDACTION : 4,5/5

« Un grand film, un film démentiel » **TROIS COULEURS**

« Un récit inventif, émouvant et emmené par d'épatants comédiens »
LE JOURNAL DU DIMANCHE ★★★

« Une petite merveille ! » « Un film merveilleux ! »
FRANCE INTER - LE MASQUE ET LA PLUME

« Jo Deseure est immense. Drôle, égarée, émouvante, rebelle. »
LE CANARD ENCHAINÉ

« Une comédie singulière, irrésistible de charme et d'humour » **SUD OUEST**

« Confirme, une fois encore, que l'humour belge est assez...dément d'intelligence » **CAUSETTE**

« Enchante par son jeu d'équilibriste extrêmement bien senti et toujours juste »
LES INROCKUPTIBLES

« Trouvailles visuelles et scènes comiques, voire carrément absurdes,
font passer avec légèreté des questions existentielles » **LA VIE**

« Un récit dynamique, tenant à distance le chantage aux larmes et au nez qui coule »
LIBÉRATION

« Comme Valérie Donzelli dans *La guerre est déclarée*, ils adoptent le ton de la comédie tendre pour évoquer les situations les plus triviales du quotidien avec leur lot de détresse et de cocasserie »
LA CROIX

« Un film dingue » « Une mise en scène en état de grâce »
TECHNIKART (le feel-good movie du mois)

« Profondément original et décalé » **À VOIR À LIRE ★★★★★**

« Solaire envers et contre tout » **20 MINUTES**

« Une figure de *Carpe Diem* » **LES CAHIERS DU CINÉMA**



UNE VIE DÉMENTE

ANN SIROT ET RAPHAËL BALBONI

Un couple rêve d'enfant... et se retrouve à s'occuper d'une mère souffrant d'Alzheimer. Un sujet dramatique, traité avec un humour plein de grâce.



Alex et Noémie, trentenaires en couple, décident de faire un enfant. La mère d'Alex, Suzanne, en profite pour leur offrir un nouveau matelas, insistant drôlement pour y ajouter une nouvelle parure de lit très fleurie. C'est quelqu'un, Suzanne : à l'évidence, cette directrice d'un centre d'art à Bruxelles à la forte personnalité a toujours vécu avec insolence et sans

contrainte. Mais soudain, la voilà distraite, et son élégante frivolité tourne aux caprices, à des attitudes inconséquentes, sous le regard, de plus en plus interloqué, de son fils. Le diagnostic tombe : démence sémantique. Alzheimer, pour tout dire. Alors que les symptômes s'aggravent et que Suzanne, inconsciente de son mal, voudrait seulement qu'on lui fiche la paix, Alex et Noémie se retrouvent devant

ce dilemme : comment faire un enfant quand la maladie vient vous en imposer un(e), de 70 ans ?

Cet ovni belge est pourtant une comédie, une belle. Grâce, entre autres, à ses dialogues, joués avec un naturel remarquable, les auteurs réussissent le tour de force d'aborder le sujet, désormais de plus en plus présent sur les écrans, des maladies dégénératives, d'un point de vue cocasse, sans apitoiement. Au contraire : d'abord déstabilisante pour le jeune couple, la folie douce de Suzanne finira par éclairer leur vie. D'une lumière pimpante et juvénile, à l'image de cette séquence bouleversante où la directrice de galerie zinzin organise dans son jardin une exposition des dessins d'une gosse de 10 ans en s'étonnant de son absence : « *L'artiste est-elle en résidence ?* »

L'esthétique, très étudiée, tour à tour minimaliste et pop, contribue pleinement à dédramatiser. Ainsi, la superbe idée du motif floral de la couette qui envahit progressivement toute la chambre, jusqu'au pyjama du couple, l'angoisse et la fantaisie proliférant de concert. L'insouciance l'emportera, incarnée par une comédienne encore inconnue chez nous : Jo Deseure, quelque part entre Annie Girardot, Patti Smith et Pina Bausch, régénère tout ce qu'elle joue. — **Guillemette Odicino**

| Belgique (1h27) | Scénario : A. Sirot et R. Balboni. Avec Jo Deseure, Jean Le Peltier, Lucie Debay.

Une vie démente ★★★

D'Ann Sirot et Raphaël Balboni, avec Jo Deseure, Jean Le Peltier, Lucie Debay. 1 h 27.

Alex et Noémie, un couple de trentenaires, décident d'avoir un enfant, objectif contrarié par la mère du jeune homme, peu à peu dévorée par Alzheimer. Étonnante proposition que ce premier film belge récompensé au Festival de Saint-Jean-de-Luz. Le duo de réalisateurs s'empare d'un sujet grave avec une élégante légèreté qui n'occulte rien des difficultés auxquelles sont confrontés les proches. Cette fantaisie trempée dans le réalisme offre un regard bien différent de celui, immersif, de *The Father* (2020). Et confère son charme singulier à un récit inventif, émouvant et emmené par d'épatants comédiens. ● BAPT.



Une vie démente

« Une vie démente », un petit bijou tendre et farfelu

Les réalisateurs belges Ann Sirot et Raphaël Balboni évoquent la démence et ses répercussions avec délicatesse et drôlerie

Alex et Noémie (Jean Le Peltier et Lucie Debay) forment un couple uni, doux, ordinaire. Ils s'aiment depuis plusieurs années et souhaiteraient avoir un enfant. Mais la mère d'Alex, Suzanne (Jo Deseure), responsable d'un centre d'art contemporain, donne des signes de détresse psychologique. Elle devient bizarre, ne paie plus ses factures, oublie certaines choses. Son fils l'emmène chez un spécialiste qui confirme qu'elle est atteinte de dégénérescence mentale.

Peu à peu, cette femme élégante et cultivée se mue en gamine désinhibée. Son cerveau ressemble au travail d'une de ses artistes, dont la matière est faite d'un papier qui lentement se désagrège. Ce « Dead Star Funeral » métaphorise à

merveille le lent processus de destruction à l'œuvre dans la tête de Suzanne.

Des hauts et des bas

Alex est vite débordé par cette mère indomptable qui refuse toute discipline. Quand sa femme lui reparle d'avoir un enfant, il refuse. Ce n'est pas le moment, explique-t-il. Mais il n'y a pas de bon moment à la vérité. Il y a la vie, avec ses hauts et ses bas, avec ses joies et des drames. Noémie essaie de lui expliquer que le mal de Suzanne et leur désir d'enfant ne doivent pas s'exclure. Facile à dire...

Le film serait un pensum si ses réalisateurs, Ann Sirot et Raphaël Balboni ne parvenaient à bâtir une comédie singulière, irrésistible de charme et d'hu-

mour. Où chaque dialogue, chaque situation sont ciselés, où les décors et les vêtements sont comme des paysages intérieurs, où le motif des draps, luxuriant parterre de fleurs, tend un miroir mouvant au jeune couple.

« Une vie démente » ou la délicatesse d'un amour qui s'étend au début de l'existence comme à son terme, va bravement contre ce qui prend le bonheur en otage, et affirme avec une poésie de chaque plan, la merveilleuse énergie de ce qui vibre encore, même au bord de s'éteindre.

S. A.

« Une vie démente », d'Ann Sirot et Raphaël Balboni (Belgique). Avec Jo Deseure, Jean Le Peltier, Lucie Debay. Durée : 1 h 27. En salle mercredi.



Alex (Jean Le Peltier) et sa femme (Lucie Debay) vont vite être débordés par cette mère indomptable. ARIZONA DISTRIBUTION

«Une vie démente», ou comment voir la maladie d'Alzheimer de manière légère et joyeuse

Porté par la prestation exceptionnelle d'une comédienne non-professionnelle, «Une vie démente» aborde la maladie d'Alzheimer sous un jour inédit, avec humour et légèreté.



Dans «Une vie démente», Jo Deseure (à gauche) incarne d'une façon époustouflante Suzanne, une femme atteinte de la maladie d'Alzheimer, entourée par son fils (Jean Le Peltier) et sa belle-fille (Lucie Debay). Arizona Distribution

Par Renaud Baronian

Noémie et Alex forment un jeune couple de trentenaires enthousiastes, qui se décident à faire un enfant. Rien de plus banal, sauf que c'est le moment où Suzanne, la mère d'Alex, veuve énergique, indépendante et enjouée, très présente dans leur vie, commence à avoir un comportement bizarre. Elle ne s'occupe plus des tâches administratives, oublie beaucoup de choses, et multiplie caprices et enfantillages. Après l'avoir obligée, non sans mal, à consulter, le diagnostic tombe : Suzanne est atteinte d'une forme particulière de maladie d'Alzheimer, sorte de démence précoce qui la fait régresser.

De plus en plus adolescente dans son attitude, Suzanne ne s'estime pas malade, bien au contraire, elle déborde d'activités, au risque de se mettre en danger. Si Noémie l'aborde avec sérénité, Alex se montre de plus en plus inquiet pour sa mère, même après l'avoir confiée aux soins d'un aide à domicile. Et voilà le projet du couple remis en question : comment envisager de procréer quand on a déjà une sorte d'enfant très turbulent à gérer ?

Premier long-métrage d'un duo belge renommé pour son originalité à travers ses précédents courts-métrages, « Une vie démente », qui a raflé quatre prix – mise en scène, interprétation féminine, prix du public, prix du jury jeune - au récent Festival de Saint-Jean-de-Luz, épate à chaque plan. Sur le plan formel tout d'abord, les cinéastes ayant opté pour des choix visuels bien spécifiques, notamment pour les scènes d'une folle créativité où Alex et Noémie se retrouvent isolés dans leur chambre, coupés des délires de Suzanne et du ramdam éprouvant qu'est devenu leur quotidien.

Surtout, le film éblouit par la manière légère et joyeuse dont il envisage la démence à l'écran – du jamais-vu jusqu'ici – pour coller à la régression que vit son personnage principal. Souvent traitée de façon hilarante, la maladie de Suzanne la rend au fil des séquences de plus en plus attachante, sidérante... extraordinaire. Il fallait pour l'incarner une comédienne hors normes, et Ann Sirot et Raphaël Balboni ont eu l'audace d'embaucher une non-professionnelle, Jo Deseure, ancienne professeure de sport, tant ils ont été séduits par ses essais face caméra.

Époustouflante de naturel et de drôlerie

Elle livre une performance inouïe, entre insouciance, impertinence et allégresse. Époustouflante de naturel et de drôlerie dans la peau de cette Suzanne qui, malgré la maladie, persiste à vouloir conduire, jusqu'à envisager de voler des voitures ou de se fabriquer maladroitement un faux permis, gribouillé comme la mauvaise bafouille d'une gamine qui apprendrait à écrire. Et il faut la voir hélér en pleine rue des inconnues pour les présenter à son fils, très embarrassé car bien marié.

Des petites et grosses bêtises, elle va en cumuler beaucoup, sous le regard peiné d'Alex, et plus amusé de Noémie. Laquelle tisse un fil entre Suzanne et les spectateurs sur la façon dont on peut, dont on doit, envisager la démence de nos proches : avec sourire et douceur, et ce jusqu'au bout, jusqu'à ce que ces personnes âgées effectuent le retour ultime à leurs plus jeunes années, et puissent enfin réaliser leurs rêves d'enfant.

LA NOTE DE LA RÉDACTION : 4,5/5

«Une vie démente», déraison et sentiments

Les cinéastes belges Ann Sirot et Raphaël Balboni filment avec humour et sans pathos l'irruption de la maladie dans une vie qui semblait sur les rails.

Faut-il régler l'utilisation des *Quatre Saisons* dans les films, ou plus généralement celle des musiques essorées par les pubs pour voitures ou l'eau Volvic? A plusieurs égards, et notamment par son usage de la célèbre œuvre de Vivaldi, *Une vie démente* rappelle le film de Valérie Donzelli *La guerre est décl-*

rée – odyssée tragicomique et musicale où la cinéaste retraçait, au côté de son ex-compagnon Jérémie Elkaïm, le combat livré contre le cancer de leur bébé. Inspiré du vécu du duo de cinéastes belges Ann Sirot et Raphaël Balboni, *Une vie démente* suit aussi un couple de jeunes amoureux que la maladie envoie valser dans le décor, dans un récit dynamique, tenant à distance le chantage aux larmes et au nez qui coule. Alex et Noémie s'appêtent à fonder une famille quand Suzanne, la mère de celui-ci, commence à présenter les signes d'une maladie dégénérative du cerveau. Avec ses garde-robes et sa kitchenette hautes en couleur, ses séquences où le couple semble prêt à se fondre dans le papier peint ou se laisser engloutir par une parure de lit, le film opte certes pour



Les cinéastes optent pour une signature pop art. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

une signature pop art, plus aimable qu'un mélo baigné de lumière d'hosto. Ce parti pris de la respiration fantaisiste et de la drôlerie de ton (très belge) ne fonctionnerait pas sans des qualités d'écriture aussi agiles, proches de celle de la sitcom – avec laquelle le film partage un budget poids plume.

Alex veut mettre en suspens ses plans d'avenir et de bébé, nourrissant l'espoir que la vie se restabilise un jour. Noémie considère qu'il est acceptable de rétablir la joie à l'intérieur du drame, et refuse de laisser la fatalité faire son lit dans leur vie à deux. S'il semble ultimement lui donner raison, le film, doux-amer, se garde

bien d'asséner des platitudes sur l'humour comme politesse du désespoir et autres préceptes de psychologie positive. En filmant l'action galopante de la démence sur le cerveau d'une femme, fière et mondaine par ailleurs, directrice de centre d'art, les deux cinéastes semblent aussi s'intéresser à la maladie qui

ronge les bien portants: comment se soigner de la honte sociale qui naît du surgissement de la déraison, de l'absurdité dans le train de vie qu'on voudrait propre et respectable? Le film vaut ainsi plus qu'un paresseux «hymne à la vie», en vertu duquel il serait plus digne d'embrasser la fureur de vivre quand la mort est au travail. Plutôt que de plier Suzanne aux canons de représentation de l'infirme frappadingue, on a l'impression qu'il défend le maintien de l'individualité du personnage, et lui rend justice au moment où son être se désagrège.

SANDRA ONANA

UNE VIE DÉMENTE
d'ANN SIROT et RAPHAËL BALBONI avec Jo Deseure, Jean Le Peltier, Lucie Debay... 1h 27.

“Une vie démente”,
un bel équilibre entre
légèreté et noirceur

par Ludovic Béot
Publié le 9 novembre 2021 à 17h09
Mis à jour le 9 novembre 2021 à 17h09



Par un jeu d'équilibriste extrêmement fin, les cinéastes Ann Sirot et Raphaël Balboni filment la maladie avec autant de rigueur que de fantaisie.

Noémie et Alex veulent un enfant. D'abord rythmé par les visites chez une spécialiste où l'on discute des positions sexuelles que le couple doit privilégier afin de maximiser les chances de procréation (scène très drôle qui ouvre le film), leur quotidien est soudain bouleversé par le comportement étrange de Suzanne, la mère d'Alex. Elle ne paie plus ses factures, pénètre dans les voitures ou les maisons d'inconnus et ne reconnaît plus ses amis de longue date. Le diagnostic médical tombe : elle est atteinte de démence sémantique.

Ce qui s'annonçait comme le récit d'une parentalité classique devient le parcours d'une parentalité inversée. Le couple se retrouve à prendre en charge Suzanne dont l'état mental empire progressivement sans que cette dernière ne le perçoive, laissant le projet de progéniture du couple remis à plus tard.

Si *Une vie démente* n'est pas le premier film à traiter un tel sujet avec légèreté et humour, il enchante par son jeu d'équilibriste extrêmement bien senti et toujours juste. Le duo Ann Sirot et Raphaël Balboni superpose la description rigoureuse de l'implacable dégénérescence que provoque la maladie sur un esprit et un corps et une comédie pétillante, percée de ponctuations burlesques et d'un esthétisme qui rejette volontairement le naturalisme (les papiers peints et arrière-plans associés aux habits des personnages).

L'idée très belle et courageuse du film est de ne pas traiter la démence comme un unique bloc de décrépitude pour son personnage, mais également comme l'expression d'une poésie fantaisiste et joyeuse. Il est particulièrement frappant pour cela d'opposer *Une vie démente* au récent *The Father*.

Dans le film de Zeller, le récit bâtit une stratégie immersive de théâtre mental qui à aucun moment ne parvient à dissocier son personnage de la maladie. Le personnage principal du film de Zeller devient la maladie, c'est ce qui le définit. Chez Ann Sirot et Raphaël Balboni, l'identité de Suzanne est maintenue par-delà les symptômes qui la contaminent, ce qui permet de dénuer l'ensemble d'une gravité et d'une pesanteur exprimées à outrance tout en rendant compte de la dureté et la douleur que la maladie provoque.

Qu'est-ce qu'il reste de soi, lorsque la maladie frappe et nous modifie ? C'est l'une des grandes questions posées par le film. Dans une scène bouleversante, le visage de Suzanne débordant d'un grand sourire se fige sur une photographie qui prend la totalité de l'écran. En voix-off, Noémie la trouve belle et heureuse. Alex lui rétorque : "*J'arrive plus à voir qu'elle est heureuse. J'arrive juste à voir que c'est plus elle.*" La maladie de Suzanne est à l'image de l'œuvre *Dead Star Funeral* de la plasticienne Stéphanie Rolland, qui ponctue à plusieurs moments le film. C'est assister à un papier qui se désagrège lentement. Un tableau déchirant qui, comme parvient à nous le révéler le film, n'est pas antagonique au bruissement d'une beauté étrange.

Une vie démence

Alex et Noémie s'aimaient d'amour tendre et caressaient l'idée du berceau, jusqu'à ce que la mère d'Alex confonde une louche avec une passoire...

Les réalisateurs belges Ann Sirot et Raphaël Balboni font de la maladie d'Alzheimer une tragi-comédie épatante. Ni pathos ni boursouffure, mais des éclats d'humour délicat et décalé. Comme ces intérieurs – draps, coussins, papier peint, abat-jour – coordonnés avec le même motif fleuri. Dans le rôle de la mère, Jo Deseure est immense. Drôle, égarée, émouvante, rebelle. Si l'histoire est scénarisée, les dialogues sont improvisés, les plans nerveux et courts. Un bonheur de tendresse qui condamne la maladie à l'oubli. – **S. Ch.**

LE FEEL GOOD MOVIE DU MOIS

UN FILM DINGUE

Confronté à la maladie d'Alzheimer, un jeune couple tente de continuer à vivre. Bardé de prix, un **premier film** drôle et léger qui fait danser le spectateur sur un volcan.

UNE VIE DÉMENTE
ANN SIROT & RAPHAËL BALBONI
(SORTIE LE 10 NOVEMBRE)



Sorti en mai dernier, *The Father*, de Florian Zeller, décrivait la plongée aux enfers d'un vieillard souffrant d'Alzheimer, sous la forme d'un film d'horreur. Avec *Une vie démente*, les cinéastes belges Ann Sirot et Raphaël Balboni s'attaquent au même sujet, mais tournent une comédie lumineuse, loufoque, qui donne foi en l'homme et dans la vie.

Installés dans un bel appartement, Alex et Noémie sont un couple de trentenaires bruxellois sympas, qui projettent de faire un enfant. La mère d'Alex, Suzanne, sexagénaire élégante, est commissaire d'une galerie d'art contemporain. Mais depuis quelques temps, son comportement change, elle bloque sur les mots, se perd, s'emporte. Bientôt, le diagnostic tombe : elle souffre d'un Alzheimer. Remettant à plus tard son projet de bébé, Alex découvre la paternité à l'envers et prend en charge cette maman qui multiplie les catastrophes.

UN FILM QUI VIBRE ET QUI VIT

À l'origine de cet ovni qui vibre 24 fois par seconde, une création radiophonique réalisée en 2015, *Les Mots de ma mère*. De ce matériau original, les cinéastes ont adapté un scénario, qu'ils ont travaillé, ciselé, répété pendant des mois avec leurs acteurs. Le résultat est une merveille décrite, avec des répliques invraisemblables, des personnages somptueux, et des scènes en suspension. Vers la fin du film, la mère, perdue dans son passé de galeriste, prépare une expo dans le jardin de son fils, avec les dessins d'un enfant accrochés avec des pinces à linge. La nuit tombe et Suzanne se demande pourquoi l'artiste

n'assiste pas au vernissage ? Son fils lui répond alors que le même est en colonie de vacances et la mère lance un « *Il est en résidence ?* » qui t'arrache le cœur. Le contraste entre la douceur de la narration et la dureté du propos, entre humour absurde et beauté insoutenable, illumine ce film placé sous le signe l'espoir qui t'apprend à danser sur le volcan.

La mise en scène est également en état de grâce. Des scènes d'entretien face caméra avec un médecin ou un banquier alternent avec des séquences plus classiques. Les deux réalisateurs parviennent à visualiser la folie ambiante de la mère avec le motif floral de la parure du lit conjugal (cadeau de la maman) qui s'étend progressivement à tout le décor de la chambre, jusqu'à habiller finalement le couple par effet de prolifération. Une idée de génie. Le génie du film, c'est également celui des comédiens, qui ont improvisé dans les grandes largeurs. Lucie Debay et Jean Le Peltier sont magnifiques en couple en crise, mais dans le rôle de la mère, la comédienne de théâtre Jo Deseure explose les compteurs. Qu'elle se balade en couche-culotte, vitupère ou essaie de marier son fils dans la rue, elle est juste extraordinaire. Elle ne joue plus, elle est. Le Jury du festival de Saint-Jean de Luz ne s'y est pas trompé et lui accordé un prix d'interprétation bien mérité, tandis que le film est reparti avec les prix du jury jeunes, le prix du public et le prix de la mise en scène. Cœur avec les doigts.

MARC GODIN

La vie comme elle vient

— Ce joli film belge, subtilement décalé, traite la façon dont un couple affronte la démence précoce d'un de leurs parents.

Une vie démente ★★
d'Ann Sirot et Raphaël Balboni
Film belge, 1h 27

Alex et Noémie cherchent à avoir un enfant lorsque la mère du premier, Suzanne, commence à se comporter de plus en plus bizarrement. Elle multiplie les achats compulsifs, change de voiture parce qu'elle n'en aime plus la couleur, s'est déclarée à la retraite alors qu'elle travaille encore, cumulant les dettes et les trop-perçus. Ce qui pourrait passer pour de la fantaisie de la part de cette femme charismatique, qui dirige un centre d'art contemporain, apparaît rapidement pour ce qu'elle est vraiment : un début de démence. Le couple n'y était pas préparé et

doit mettre son projet entre parenthèses afin d'affronter l'évolution inéluctable de la maladie. Les deux réalisateurs se sont inspirés de leur propre histoire pour raconter, de manière poétique et décalée, cette expérience. Comme Valérie Donzelli dans *La guerre est déclarée*, ils adoptent le ton de la comédie tendre pour évoquer les situations les plus triviales du quotidien avec leur lot de détresse et de cocasserie. Ils y amènent de jolies trouvailles, comme ce motif de housse de couette offerte par Suzanne qui métaphoriquement envahit tout leur univers ou ces conversations face caméra qui placent hors champ les intervenants extérieurs (médecins, banquiers, administrations publiques...) et renforcent le sentiment d'isolement. Une façon d'aborder la maladie davantage du côté de la vie que de la mort, et portée de bout en bout par la prestation incroyablement juste de l'actrice Jo Deseure.

Céline Rouden



MAMAN PERD LA BOULE

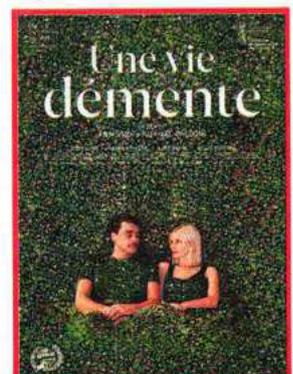
Peut-on écrire une comédie sur un sujet aussi dur que la maladie d'Alzheimer ? Oui, répondent en chœur Ann Sirot et Raphaël Balboni, les deux jeunes réalisateur et réalisatrice d'*Une Vie démente*. Et il-elle ont bien raison : leur premier long-métrage, qui associe humour farfelu, esthétique soignée et grande délicatesse, parvient à être profond, touchant et souriant de bout en bout. De l'art du contrepied !

Voyez l'intrigue : ce film belge choisit de suivre le parcours d'Alex et Noémie, un couple de trentenaires qui aimeraient bien mettre un bébé en route. Rien à voir ? Eh si ! Car leurs plans vont être chamboulés par Suzanne, l'élégante et charismatique mère d'Alex, qui semble brusquement perdre les pédales.

Oublis bizarres, dépenses absurdes, visites nocturnes à ses voisins... Suzanne la maman devient peu à peu Suzanne l'enfant. Drôle de parentalité pour Alex et Noémie ! Drôle, *Une vie démente* l'est d'ailleurs souvent. Notamment lorsque

son récit adopte le point de vue de Suzanne, toute à ses « bêtises » tandis que sa belle-fille s'adapte stoïquement et que son fils, lui, panique. Ces divergences génèrent évidemment de nombreux rebondissements (on ne s'ennuie pas une seconde), mais aussi de bonnes questions. Par exemple : faut-il s'arrêter de vivre pour s'occuper de sa mère dépendante ? En clair, *Une vie démente* est une tragicomédie finement troussée, interprétée et mise en images (l'obsession de la maladie s'incarne de façon très graphique) qui confirme, une fois encore, que l'humour belge est assez... dément d'intelligence. ● A. A.

Une Vie démente,
d'Ann Sirot et Raphaël Balboni.
Sortie le 10 novembre.



Une vie démence

d'Ann Sirot et Raphaël Balboni

Belgique, 2020. Avec Jo Deseure, Jean Le Peltier, Lucie Debay. 1h27. Sortie le 10 novembre.

La gravité est souvent de mise dans les films consacrés aux complications que provoque le devoir de s'occuper de parents malades ou séniles. Le ton d'*Une vie démence* brise résolument cette composition. Noémie et Alex, trentenaires qui cherchent à avoir un enfant, voient leur quotidien chamboulé par la nécessité de prendre soin de Suzanne, la mère d'Alex, atteinte d'une maladie dégénérative qui lui fait perdre le sens des réalités. Le parallèle entre enfant attendu et parent diminué serait lourd, n'était une manière assez poétique de faire de Suzanne une figure de *carpe diem*, le film s'intéressant moins à la lutte qu'à l'acceptation. Si éduquer un enfant consiste à résister à son irrationalité, s'occuper d'une mère qui perd la raison appelle un lâcher-prise, amène à composer avec le non-sens et l'humour : ruser pour faire entrer un aide-soignant chez Suzanne en le faisant passer pour un prof d'anglais de passage ; se prendre à son jeu quand elle décide soudain d'organiser une exposition dans son jardin ; ne plus différencier la nudité d'un corps âgé de celle d'un enfant. La mise en scène, où dominant des plans fixes entrecoupés de *jump cuts* (un parti pris lié à la part d'improvisation accordée aux acteurs) frôle le systématisme, mais la fragmentation qu'elle imprime au récit, rompant avec la linéarité, saisit une intensité de l'instant.

V. G.

« Une vie démente » : folie douce

- Éléonore Houée
 - 2021-11-05
-

Les Belges Ann Sirot et Raphaël Balbino ne manquent pas d'idées visuelles pour leur premier long métrage, narrant l'histoire d'un couple qui souhaite avoir un enfant mais se retrouve à s'occuper de sa mère à lui, qui souffre de démence sémantique.

Alex et Noémie forment un couple épanoui et désirent avoir un enfant. À l'annonce de cette nouvelle, Suzanne, la mère d'Alex (interprétée par l'extraordinaire Jo Deseure), adopte un comportement bizarre. Le diagnostic ne tarde pas à tomber : elle est atteinte de démence sémantique, une maladie qui affecte la mémoire et les connaissances. Au lieu d'un bébé, c'est donc de cette femme vieillissante que les trentenaires vont devoir apprendre à s'occuper, dans un renversement des positions familiales traité sur un versant burlesque et tragicomique.



L'univers bien rangé du couple se voit ainsi peu à peu envahi par l'esprit créatif et défaillant de Suzanne, qui tient une galerie d'art contemporain – à l'image de cet habillage fleuri qui se répand dans leur chambre, de façon surréaliste, sur les murs, les meubles et même les vêtements... Ces effets de mise en scène, plutôt que d'enfermer les personnages, les poussent à s'ouvrir, à mieux connaître Suzanne et à dédramatiser sa situation. Quand bien même sa mémoire se désagrège (comme cette œuvre dissoute dans l'eau qu'elle expose dans sa galerie), l'esprit de cette femme éprise d'art et de musique classique demeure fertile et inventif. Un grand film, un film démentiel.



Une vie démente

C'est un couple qui voudrait avoir un enfant. Pour l'instant, rien de plus banal. Jusqu'à ce que la mère d'Alex s'invite au milieu du couple, adoptant tout une série de comportements des plus excentriques. *La Vie démente* déroule ainsi le destin contrarié d'une femme qui s'égaré peu à peu dans la folie. Elle multiplie les sautes d'humeur, se gare sur les places de parking pour personnes handicapées, s'enlise dans des dépenses illimitées et s'égaré dans les trous de mémoire. Le film est construit sur une juxtaposition de saynètes où le couple assiste impuissant à la dégénérescence psychique d'une femme mûre. La mise en scène assume un point de vue proprement théâtral qui permet au récit d'échapper au risque du mélodrame. Au contraire, Ann Sirot et Raphaël Balboni, qui signent leur premier film de cinéma, s'engagent sur une chronique douce amère traitant la démence sénile, laquelle ne cherche pas tant à émouvoir sur un mode tragique qu'à provoquer un rire attachant et empathique. D'ailleurs, le personnage de la mère, au cœur de la narration, est le plus intéressant. Suzanne déroule ses comportements maladifs, dans une consternante naïveté, sans qu'à aucun moment la folie n'affecte son élégance et son apparente joie de vivre. Même le couple d'Alex et

Noémie tient le coup, faisant en sorte de gérer au mieux la folie de la mère et en veillant à ce que la tempête ne les emporte pas dans son chaos mental et ne les empêche pas d'avorter dans leur projet de parentalité.

La Vie démente est une comédie sérieuse où la question de la démence est abordée du point des enfants qui assistent impuissants à la dégénérescence de leur parent. Les deux cinéastes n'en font jamais trop. Il y a même dans le propos un risque assumé d'extravagance et de désinvolture autour de thèmes aussi graves qu'Alzheimer. Le style quasi télévisuel multiplie les plans fixes, dénués de tout formalisme cinématographique, dans une série de champs-contrechamps, mais dont on perçoit parfois les limites narratives. Bien sûr, il y a un souci du détail dans les couleurs des draps, la sonorité des appareils électroniques, comme si les choses de la vie quotidienne devenaient les témoins ordinaires de la chute en enfance forcée de Suzanne. L'art s'invite aussi dans des coloris tout en liquéfaction, en référence à la galerie que Suzanne tenait et peut-être en miroir à son cerveau qui se délite. Le film se moque allègrement de l'élitisme artistique, où tout peut devenir dans les yeux d'une dégénérée une mise en spectacle de la beauté.

Voilà donc un film profondément original et décalé qui aborde non sans intelligence la douloureuse question de la démence sénile. Le tragique n'est jamais loin, mais les deux réalisateurs préfèrent multiplier le comique des situations. Certes, parfois le jeu des comédiens en rajoute dans l'excentricité. Mais la mélancolie douceuse l'emporte, faisant ainsi la démonstration que même le pire de l'existence peut devenir un objet de poésie.

« Une vie démence » : Peut-on devenir les parents de ses propres parents (la faute à Alzheimer) ?

MEMOIRE Un duo de réalisateurs belge explore un mal galopant avec un peu de recul et d'humour dans « Une vie démence », ce mercredi au cinéma



Caroline Vié



Gilles Remiche et Jo Deseure dans «Une vie démence» d'Ann Sirot et Raphaël Balboni — Arizona Distribution

Il est terrible le moment où l'on devient les parents de ses propres parents. C'est ce que découvre le héros d'Une vie démence quand sa mère, brillante galeriste, est progressivement engloutie par maladie d' Alzheimer. Après The Father de Florian Zeller, ce film signé Ann Sirot et Raphaël Balboni aborde de façon plus réaliste le problème de la démence sénile.

« Cette maladie est une vraie difficulté, non tangible, qui permet une multitude de situations à la fois très complexes, très quotidiennes et très humaines auxquelles on peut tous être confrontés », explique la réalisatrice dans le dossier de presse. Le duo de cinéastes retranscrit cette situation à la perfection, emportant le spectateur du rire au cauchemar sur la piste d'un mal incurable qui ne peut qu'empirer.

Solaire envers et contre tout

Tout pose problème au jeune couple du film quand la dame, brillamment incarnée par Jo Deseure, commence à déraisonner. Il faut l'empêcher de dépenser, de conduire, de s'enfuir, ce qui veut dire réduire de plus en plus son espace de liberté. Un calvaire pour la patiente comme pour ses proches, contraints de mettre de côté leur projet d'avoir un bébé pour s'occuper d'elle.

Si Une vie démence sonne si juste, c'est peut-être parce que les réalisateurs ont puisé dans leur propre biographie quand ils s'occupaient de la mère de Raphaël Balboni. Ils prennent soin de montrer les situations dans leur horreur comme dans leur drôlerie. La sélection des auxiliaires de vie est un grand moment d'absurdité. L'art qu'aimait tant la dame apporte aussi des bulles de poésie dans un film qui parvient à rester solaire même dans ses scènes les plus dures.